

Crise du capitalisme et régression sociale pour la classe ouvrière

Capital crisis and setbacks for workers

Reçu: 26/02/2022 | Révisé: 12/02/2022 |
Accepté: 14/02/2022 | Publié: 28/06/2022

Ricardo Antunes

ORCID: <https://orcid.org/0000-0002-9035-0033>

UNICAMP

E-mail: ricantunes53@gmail.com

Comment citer : ANTUNES, R. ; Crise do capitalismo et régression sociale pour la classe ouvrière. **Revista Brasileira da Educação Profissional e Tecnológica**. [S.l.], v. 1, n. 22, p. e13840, Jun. 2022. ISSN 2447-1801.



Cette œuvre est soumise à une licence [Creative Commons Atribuição 4.0 Licença Não Relatada](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/).

Résumé

Le texte est une transcription de la participation à la table thématique " Crise du Capitalisme et Régression Sociale de la Classe Ouvrière ", présentée au VIe Colloque National et au IIIe Colloque International La Production sur la Connaissances dans l'Enseignement Professionnel : en défense du projet de formation humaine intégrale, promu par le Programme de troisième cycle en Enseignement Professionnel de l'Institut Fédéral d'Éducation, de Science et de Technologie du Rio Grande do Norte. Il est question, dans un premier temps, de la profonde crise du capitalisme des années 1970 et de ses implications pour les travailleurs au Brésil et dans le monde, avec un fort impact sur l'augmentation du chômage et de l'externalisation. Ensuite, il analyse la situation des travailleurs et travailleuses brésiliens des gouvernements néolibéraux de Michel Temer et Jair Bolsonaro et affirme que la crise du capital et le chômage ont été aggravés par la pandémie du COVID-19. Enfin, il attire l'attention sur quatre points importants dans la lutte contre la régression sociale. Premièrement, le capitalisme a profité de la pandémie pour créer des laboratoires expérimentaux qui seront intensifiés après la pandémie ; deuxièmement, il est essentiel de prendre conscience de la nécessité de lutter pour qu'aucun travail, du plus complexe au plus simple, ne soit dépourvu de droits ; troisièmement, les questions scientifiques doivent être celles qui intéressent l'humanité et non les grandes entreprises ; et quatrièmement, il est urgent de réinventer un nouveau mode de vie.

Mots clés: Capitalisme; Crises du capitalisme ; Régression sociale ; Pandémie du Covid-19.

Abstract: The text is the result of a presentation by Ricardo Antunes at the VI Colóquio Nacional e III Colóquio Internacional A Produção do Conhecimento em Educação Profissional : em defesa do projeto de formação humana integral. The scientific event was organized by the Programa de Pós-Graduação em Educação Profissional do Instituto Federal de Educação, Ciência e Tecnologia do Rio Grande do Norte. In this article, we analyze how the educational reforms of the Temer and Bolsonaro governments, which, in a continuous and deepening line, are guided by neoconservative and ultra-neoliberal principles, constitute a threat to public space with consequences of an attack on the Rede Federal de Educação Profissional Científica e Tecnológica (RFEPCT). Based on the outline of the historical development of professional education models in Brazil, we identify a logic in relation to the measures that operate in the perspective of the curricular fraying of professional education and secondary education offered in the RFEPCT that are articulated in a double movement of

emptying funding. of education and its commodification, to provide training for the market and the education market.

Keywords: Capitalism; Crises of Capitalism; Social Regression; Covid-19 pandemic.

1 CONTEXTUALISATION DE LA CRISE DU CAPITAL

L'analyse de la crise m'oblige à faire une digression, même brève, mais qui a toute son importance. La crise que nous vivons aujourd'hui, en 2021, à ses débuts en 1973, après cette vague de luttes sociales, de grèves et de manifestations de 1968 et 1969, qui s'est propagée dans plusieurs pays du monde, dont le Brésil, mais aussi la France, l'Italie et plusieurs pays européens, les États-Unis, le Mexique, l'Argentine, etc. Après cette période, le monde capitaliste a accentué sa tendance destructrice et a pratiquement fait disparaître toute perspective d'un monde avec des traces d'humanité et des parcelles de civilité.

Nous pouvons donc dire que le capitalisme, dans la forme qu'il a prise depuis la crise structurelle du capital en 1973, sera de plus en plus destructeur. Cette thèse, que je dois aux travaux d'István Mészáros, qui a fait l'analyse principale de cette crise, est à mon sens la plus percutante. Nous pouvons également trouver des conséquences et des répercussions de cette analyse dans les écrits de Robert Kurz, dans les textes de David Harvey, dans les textes de François Chesnais, pour les citer, outre Mészáros, trois autres grands analystes, économistes politiques, philosophes, qui critiquent la crise de cette période.

Que signifie la crise structurelle du capitalisme ? Premièrement, nous savons que le capitalisme du 20^e siècle s'est développé par cycles. Expansion... crise, expansion... crise, expansion... crise, expansion... crise. J'ai appris de mon grand ami István Mészáros - son dernier ouvrage a été publié dans un livre posthume, en octobre 2021, et s'intitule *Au-delà du Léviathan : critique de l'État (MÉSZÁROS (2021))*, dans ses nombreux ouvrages, que la crise post 1973 ne sera plus une crise cyclique avec des avancées et des reculs, qu'elle tendra à être, de plus en plus, une crise déclinante et persistante. Cela peut durer longtemps.

Dans l'œuvre de Mészáros, il n'y a pas d'idée de l'effondrement du capitalisme en soi, bien que nous sachions que la société dans laquelle nous vivons aujourd'hui fait l'expérience de l'effondrement tous les jours. Pour ceux qui en doutent, il suffit de penser que le monde n'est toujours pas sorti d'une pandémie qui a tué plus de 5 millions de personnes. Mais la crise capitaliste s'est aggravée en 2008/2009. Il ne s'agit pas d'une nouvelle crise, mais, en 2008/2009, d'une nouvelle manifestation de celle qui a débuté en 1973 et s'est aggravée en 2008/2009.

Quels résultats avons-nous obtenus depuis lors ?

Premièrement, une crise de cette ampleur n'est pas une simple crise, c'est une crise structurelle du capital, qui a commencé à créer des poches d'hommes et de femmes sans emploi dans toutes les régions du monde, ce que Karl Marx appelait la surpopulation relative, l'armée de réserve industrielle. Tout cela a augmenté de telle manière que... regardons le Brésil aujourd'hui, les données officielles minimisent généralement la réalité des choses, nous avons aujourd'hui plus de 13 millions de chômeurs pour cause de chômage ouvert et environ 6 millions de chômeurs pour cause de découragement. Si nous additionnons les deux groupes, nous aurons

environ 19 à 20 millions d'hommes et de femmes au chômage au Brésil. Eh bien, si le Brésil compte plus de 210 millions d'habitants, s'il a une population économiquement active qui était de plus de 100 millions et qui est aujourd'hui inférieure, si nous avons près de 20 millions de chômeurs, en ajoutant le chômage ouvert au chômage découragé, cela nous donne une idée de la tragédie du monde dans lequel nous sommes. Parmi les chômeurs au Brésil, un peu plus, un peu moins de 40% de cette force de travail se trouve dans le secteur informel. Cela montre l'ampleur de la crise brésilienne, aujourd'hui et après la pandémie. Mais attention, si nous allons en Italie, en Espagne, au Portugal, en Angleterre, en France, ou aux États-Unis, au Canada, au Japon, avec toutes les différences entre ces pays, le chômage est élevé et quand le chômage n'est pas élevé, l'inégalité est brutale.

La deuxième conséquence de cette crise est que, pour sortir le capital de la crise dans laquelle elle s'est trouvée en 1973, accentuée en 2008, les grands groupes, les grandes entreprises développent un monde technologique, informationnel, numérique qui ne s'arrête pas de tourner. Au cours de l'heure et demie que durera notre travail, de nombreuses inventions technologiques seront faites, mais la plupart d'entre elles, à l'exception des universités publiques, des centres de recherche publics, des institutions de recherche publiques, à l'exception de celles-ci, la plupart des inventions seront faites pour que certaines entreprises soient plus avancées que d'autres et puissent battre leurs concurrents. Par exemple, plus Apple avance, plus elle provoque le Huawei chinois. Plus Huawei avance, plus il met Apple de côté. Les deux entreprises se disputent donc le marché international de l'internet 5G.

Le troisième point est que ce mouvement de crise structurelle à partir de 1973 est animé depuis lors par une prescription qui repose sur une triade véritablement destructrice. Le néolibéralisme, c'est-à-dire privatiser tout ce qui donne du profit (l'eau, l'énergie électrique, la protection sociale, la santé, l'éducation.), ce qui est vital pour le néolibéralisme pour désorganiser et déstructurer l'État et ne pas payer ses employés, ne pas développer sa formation, car plus on détruit les entreprises publiques, plus facilement la population se retournera contre elles et le gouvernement les privatisera. Nous sommes donc dans un monde où presque tous les services publics que j'utilisais quand j'étais enfant, comme les services publics d'approvisionnement de la population en eau, électricité, éducation, sécurité sociale, sont privatisés.

2 CHÔMAGE ET EXTERNALISATION : QUESTIONS DÉCOULANT DE LA CRISE DU CAPITAL

J'attire l'attention sur deux problèmes à travers cette situation, surtout depuis le virage du 20e siècle vers le 21e siècle : la crise s'est aggravée, le chômage a augmenté. Quand je dis qu'il y a une tendance à la baisse, une crise structurelle, cela ne veut pas dire qu'un pays ne peut pas remonter un peu. Par exemple, les États-Unis s'améliorent un peu, le Japon empire, l'Allemagne reste la même ; ensuite, l'Allemagne se redresse un peu, les États-Unis chutent et le Japon devient régulier ; ensuite, la Chine était là, elle a connu une croissance de 13% par an au cours de la dernière décennie (ce qui est un véritable TGV) mais ensuite elle est tombée à 7%, 6%, 5%. C'est parce que la tendance du capitalisme est à la baisse. C'est ce qui est important. Cela a amené les entreprises à expérimenter divers mécanismes pour rendre le travail plus précaire.

Ainsi, l'externalisation, qui n'était utilisée dans le passé que pour les services de sécurité, le nettoyage, le transport des travailleurs ou la nourriture dans les restaurants d'entreprise, a augmenté. Elle est entrée dans les entreprises privées, mais aussi dans les entreprises publiques. Cela l'a amené à entrer dans l'État, qui était en train de se privatiser de l'intérieur. C'est la plus grande tragédie que nous vivons sous le gouvernement néolibéral et autocratique de Bolsonaro. L'enseignement public est dévasté et privatisé de l'intérieur. La réforme administrative du gouvernement Bolsonaro est en réalité la fin de la stabilité de l'emploi public, c'est l'objectif fondamental de la réforme, et la transformation de l'État en un corps maigre qui ne sert qu'à garantir les intérêts de notre bourgeoisie de classe dominante. Et ils diront : les soins de santé ? Privé ! L'éducation ? Le secteur privé ! Le transport ? Le secteur privé ! L'électricité ? Le secteur privé ! Nous voyons tout cela. Récemment, la privatisation de Chesf d'Eletrobrás, le démantèlement de Petrobras. Pourquoi Petrobras est-elle démantelée ? La privatiser, ce qui signifie plus d'externalisation, plus d'informalité, plus de chômage, plus de sous-utilisation.

Qu'est-ce que la sous-utilisation ? Une personne qui travaille, par exemple, trois heures par jour, aimerait travailler huit heures par jour, mais elle n'a pas d'emploi. Il ou elle travaille donc moins que ce dont il ou elle a besoin pour subvenir à ses besoins. Le résultat est qu'un système est né, un système développé, pour utiliser une expression très riche de Mészáros (je développe cette idée dans l'E-book Corona virus : work under crossfire), un système de métabolisme antisocial du capitalisme, qui détruit l'humanité qui travaille, détruit irréversiblement la nature, exaspère l'inégalité, provoque et développe des actes et des pratiques comme les négationnistes. Cela n'arrive pas qu'au Brésil. Rappelez-vous, parmi beaucoup d'autres, Donald Trump, aux États-Unis ; Orbán, en Hongrie ; Duterte, aux Philippines ; le gouvernement de la Turquie ; le gouvernement de la Pologne. C'est une liste sans fin.

Cela signifie qu'à un certain moment, après avoir externalisé, après avoir informatisé, les capitaux ont décidé de faire le saut par-dessus. Ils ont créé un véritable Frankenstein social, pour reprendre l'œuvre littéraire de Mary Shelley. Disposant d'une masse désespérée de travailleurs à la recherche d'un emploi, des plus qualifiés, médecins, docteurs, ingénieurs, professeurs, enseignants, journalistes, aux travailleurs du bas de l'échelle, employés de maison, jardiniers, électriciens, c'est-à-dire une masse énorme du haut vers le bas, le capital a décidé que, comme tous les pays du monde ont des taux de chômage élevés, il serait possible de faire un saut par-dessus et de légaliser le travail intermittent.

Et que signifie la légalisation du travail intermittent ? Il s'agit de permettre à un travailleur et une travailleuse, qui pensent toujours à la dimension sociale, sexuelle, ethnique et raciale du travail, de ne plus être appelés de travailleurs. Le capital est arrivé à la conclusion que ces travailleurs, qui sont à la base des nouveaux emplois, devraient être transformés, devraient être transfigurés, ils ne pourraient plus être appelés travailleurs. Ainsi, le travailleur et la travailleuse vont, par exemple, acheter une voiture ou en louer une et aller travailler chez Uber, chez Cabify, chez 99, aux États-Unis, chez Drift. C'est aussi comme ça avec un jeune travailleur, qui achète une moto ou un vélo, ou qui loue une moto ou un vélo, et qui va travailler sur les plateformes Rappi, Ifood, Deliveroo, sur cette infinité de plateformes qui sont réparties dans tout le Brésil et dans le monde. Les entreprises ont compris qu'il serait possible de les renommer et de leur donner une nouvelle définition qui les exclurait de la condition d'employés. Ils ne seraient plus appelés ouvriers, ouvrières, prolétaires,

salariés, employés, et commenceraient à être appelés entrepreneurs, prestataires de services ou fournisseurs de services.

Uber opère dans plus de 10 000 villes dans le monde, a environ 6 millions de travailleurs répartis dans le monde, Uber et Uber eats. Et cela, sans parler d'Uber Health, d'Uber Works et d'autres initiatives qu'Uber a essayé de créer. Uber santé, Uber santé, Uber Works, Uber travail, et tant d'autres aberrations. La démarche fondamentale consiste à ne donner aucun droit du travail à ces travailleurs. Ils ne peuvent donc pas être qualifiés de travailleurs. C'est un appât ! Aujourd'hui, les PDG (Chief Executive Officer) n'utilisent plus l'expression "les travailleurs de mon entreprise", mais "les employés de mon entreprise". C'est un leurre, car à la première crise les ouvriers partent, donc les "collaborateurs" sont en fait des ouvriers, des employés. L'ubérisation, alors, est arrivée, a pénétré le secteur des services qui était privatisé et s'est répandue comme une peste dans le monde. Uber, Uber eats, Amazon, sur Amazon Mechanical Turk, 99, Cabify, Deliveroo, Ifood, Airbnb, Facebook forment une masse énorme de sociétés qui s'engraissent d'argent et ne reconnaissent pas les droits de la classe ouvrière.

Cela a créé ensuite, pour la première fois dans le capitalisme central des pays du Nord, un processus qui s'est accentué dans les pays de la périphérie, dans le Sud du monde : une masse croissante, que j'appelle dans mon livre *Le privilège du servage*, le "nouveau prolétariat des services de l'ère numérique", qui est souvent en dehors des droits du travail. Avoir un emploi, être payé ; ne pas avoir d'emploi, ne pas être payé. Vous avez un travail, vous pouvez survivre en vous tuant. N'a pas de travail, pas d'assurance maladie, pas d'assurance chômage, pas d'indemnité de licenciement, car il n'est pas reconnu comme un travailleur.

Le soi-disant esprit d'entreprise... et ici je ne critique pas ceux qui se prennent pour des entrepreneurs, parce que si j'étais au chômage depuis deux ans, si je n'avais aucun moyen de payer mes factures, si je n'avais aucun moyen de nourrir mes enfants, j'accepterais n'importe quel travail, même celui qui est programmé par le diable (le diable dans notre cas, c'est le capital, ce n'est pas une bête étrangère, c'est le capital), parce que je dois survivre, je dois donner à manger à mes fils et à mes filles.... Mais la pratique de l'ubérisation ne touche pas seulement les chauffeurs *d'Uber, Cabify et 99*, mais aussi les chauffeurs *d'Uber eats, Rappi, Ifood, Deliveroo*. En bref, ces énormes entreprises qui ne cessent de naître sur des plateformes. Il existe même une plateforme au Brésil appelée *Getninjas*, où l'on trouve tout ce dont vous avez besoin pour embaucher. *Amazon Mechanical Turk* est aujourd'hui la plus grande entreprise de plateforme au monde, dont l'ex-PDG, le propriétaire, possède une fortune estimée à plus de mille milliards de réais. Il y a un mois et demi, il est allé dans l'espace, a dépensé des fortunes pour construire un vaisseau spatial qui l'a emmené dans l'espace, parce que maintenant ils veulent explorer l'espace. S'il ne suffisait pas d'explorer l'espace territorial, il s'agit maintenant d'explorer l'espace extra-atmosphérique, et il a eu le culot, en rentrant de son voyage, de dire qu'il devait ce voyage aux travailleurs d'Amazon, qui lui ont donné de l'argent pour organiser une entreprise d'exploration spatiale économique. Je montre dans mon livre *"The Privilege of Serfdom"* que certains travailleurs des entrepôts d'Amazon marchent 24/25 km par jour, à l'aller et au retour. Regardez le film *Nomadland* : dans ce film, la travailleuse vivait en voyageant autour du monde, son argent s'est épuisé, elle est entrée dans un entrepôt Amazon pour travailler et gagner un peu d'argent pour partir dans un camping-car qui était sa maison.

L'ubérisation est donc un processus dans lequel les relations de travail deviennent de plus en plus individualisées, invisibilisées, prenant ainsi l'apparence d'une prestation de services. Et, ce faisant, elle nie, cache, masque les relations de salariat et d'exploitation du travail. C'est pourquoi nous assistons, au Brésil, à la lutte des livreurs à moto, à vélo, de ceux qui marchent, ou des travailleurs qui ont des voitures ou qui louent des voitures pour aller travailler.

Maintenant, regardons le drame : imaginons que je sois sans emploi... J'ai déjà interviewé un livreur qui était vétérinaire et qui n'avait pas d'emploi, un autre qui était ingénieur chimiste et qui n'avait pas d'emploi... Je vais acheter une voiture pour 60/70 mille Réais - car il faut que ce soit une voiture qui ne soit pas trop vieille, sinon les entreprises ne l'accepteront pas - ou je vais acheter une moto et la financer. Donc, je vais acheter une voiture pour 70 mille réais ou 80 ou 50 ou 100 ou 150 et entrer dans une plateforme comme celle-ci. Qu'est-ce que je vais faire ? Je vais travailler 10, 12, 14, 16, 18 heures par jour pour avoir de l'argent pour manger, pour garder la voiture propre, pour garder l'assurance sur la voiture, pour avoir de l'essence. Dans ce pays, il est difficile d'obtenir de l'essence ! Le gouvernement a même réussi cette prouesse.

Ce gouvernement est si horrible et si affreux que même le prix de l'essence augmente chaque jour. Il n'y a pas un jour où l'essence n'augmente pas. C'est une horreur, c'est une horreur pour la population active. La population brésilienne devra sortir de cette horreur, car l'horreur a une limite, l'horreur ne peut être éternelle ou éternisée.

Et le résultat de cela c'est que je rentre dans l'entreprise et je ne peux pas penser à être "déconnecté" ou bloqué parce que sinon comment vais-je payer la voiture pour laquelle j'ai payé 70 mille, mais à la banque elle coûte déjà 140 mille ? Comment vais-je payer la moto pour laquelle j'ai payé 15 et je dois déjà 130 000 ? Comprenez-vous l'ampleur du chaos dans lequel nous nous trouvons ? Ce qui revient à dire que le travail d'uber dépend de sa forme intermittente. Le travailleur travaille quand il a du travail ou quand il le peut.

Le gouvernement Temer, le mauvais gouvernement Temer. C'est une autre horreur, la seule raison pour laquelle il ne peut pas être plus horrible que l'actuel est qu'il n'y a pas pire que l'actuel dans le monde. Mais Temer est une horreur, à tel point que s'il tombait en enfer, le diable accourrait et dirait : "non, non, non, non, non, pas ici !". Comme ma mère avait l'habitude de dire : "Pas ici, guitare ! C'est donc l'enfer dans le monde du travail et cela a généré ce que j'appelle le nouveau prolétariat de service. Vous pouvez demander : "Professeur, mais que gagnent ces entreprises ? Ils sont de haute technologie. Ils se sont lancés dans les services qui se sont privatisés, tous : *callcenter*, *télémarketing*, *hôtels*, *commerce de détail*, *restauration rapide*, mais aussi dans les technologies de l'information et de la communication, qui ne cessent de se développer. C'est un moulin satanique. C'est une technologie qui, si *Apple* est forte, casse le chinois *Huawei* ; si *Huawei* est forte, elle casse *Apple*. Saviez-vous qu'il y a peu de temps encore, *Netflix* était une grande plateforme de streaming de films à laquelle nous nous connectons, et qu'*Amazon* est entré de plain-pied dans la bataille contre *Netflix*, et qu'ils se livrent un combat de boxe dans lequel celui qui assène le coup le plus fort brisera l'autre. Et ce, au prix d'une exploitation illimitée de la main-d'œuvre. C'est pourquoi j'ai élaboré quelques hypothèses de travail que je peux résumer.

3 CRISE DU CAPITAL ET DU CHÔMAGE : LA PANDÉMIE DU COVID-19 COMME FACTEUR AGGRAVANT

Ce n'est pas la pandémie qui a provoqué cette horreur, cela est la première réflexion. Travail ubérisé, travail platformisé, travail externalisé, travail informel, chômage, sous-emploi, chômage de découragement : tout cela existait avant. La pandémie a tout d'abord mis en évidence la brutalité des inégalités sociales dans le monde et en particulier au Brésil. Deuxièmement : elle a exacerbé ces inégalités. C'est alors que j'ai développé dans un travail récent, dans un projet de recherche que j'ai avec le Ministère Public ici dans la région de Campinas, mon groupe et moi avons publié un livre, Uberisation, travail numérique et industrie 4.0, où j'ai développé trois hypothèses ou trois thèses. Je n'en mentionnerai ici que deux brièvement et je terminerai.

La première thèse est que le capitalisme a profité de la pandémie pour créer des laboratoires d'expérimentation qui seront intensifiés après la pandémie. Ce sont deux exemples très forts pour moi : le capitalisme de plateforme a étendu l'uberisation du travail dans la pandémie. Nous voyons déjà aujourd'hui des médecins être engagés par des plateformes, des ingénieurs et des techniciens, des enseignants et des professeurs être engagés par des plateformes. En d'autres termes, si la mode est lancée et si cela passe, nous, les travailleurs du secteur dit des services, serons de grands candidats à l'uberisation, que ce soit nous, nos enfants ou nos petits-enfants. Si l'humanité va exister jusque-là, parce que je pense qu'il n'y a aucun doute aujourd'hui qu'avec cet air pollué, avec le réchauffement climatique que nous avons, l'humanité est en danger. Nous tombions malades de maladies pulmonaires avant le Covid, par milliers par an au Brésil et par milliards dans le monde.

Deuxième exemple : nous savons tous, et je viens de participer ce matin à un congrès national et international de médecins épidémiologistes, où il y a eu un groupe de travail sur le monde du travail, et j'ai eu le plaisir de participer avec trois autres compagnons à cette table, que nous pouvons tous devenir uber-organisés aujourd'hui. "Ah, professeur, mais je suis stable à l'université. Eh bien, mais vous êtes au Brésil. Le ministre de l'économie est le "post Ipiranga", ce n'est pas un poste, c'est le "post Ipiranga", c'est la meilleure façon que j'ai trouvée pour le classer. Vous savez la réforme administrative du gouvernement Bolsonaro, nous les fonctionnaires n'auront plus de stabilité, nous serons externalisés ou célestistes ou uber et intermittents.

La deuxième expérimentation est le bureau à domicile, le travail à distance. Les entreprises ont réalisé pendant la pandémie, les grandes entreprises se sont rendu compte qu'avec le télétravail, elles économisaient beaucoup d'argent : réduction des coûts de transport, réduction des coûts avec l'eau, la lumière, l'énergie, tout ce qui vient des bureaux. Et elles se sont également rendu compte qu'elles affaiblissaient la classe ouvrière, parce qu'une chose est de dire à son collègue d'à côté "ce n'est pas bien ici", ils en parlent à d'autres et se mettent tous en grève. Comment organiser une grève de manière numérique ? Comment organiser numériquement une assemblée syndicale ? Ah, professeur, je sais qu'il y a des gens qui le font". Je le sais aussi, mais c'est très différent. Tous ceux qui sont ici sont des enseignants. Tous ceux d'entre nous qui sont autour de la table savent que c'est très différent de donner un cours, ce serait très différent si je donnais cette conférence-là, avec vous, en direct, in loco, qu'à distance.

Le télétravail a frappé les femmes le plus durement, beaucoup plus, parce qu'elles sont confrontées au patriarcat de leurs maris, à la double journée de travail, ramenant le travail qu'elles avaient l'habitude de faire à l'extérieur à la maison en l'ajoutant à celui de la maison : s'occuper des enfants, organiser la maison, la nourriture... En d'autres termes, il se passe beaucoup de choses. Cela pose donc, en conclusion, un défi crucial : la pandémie nous a montré que le capitalisme, en plus d'être destructeur (c'est une de mes thèses), est devenu mortel. C'est pourquoi j'appelle le capitalisme pandémique un capitalisme mortel. Nous sommes entrés dans une ère de capitalisme pandémique ou de capitalisme viral, car il est mortel. "Ah, professeur, vous n'exagérez pas ?" Dans une moindre mesure ! Parce qu'il y a plus de 5 millions de décès dus à une pandémie, 5 millions dans le monde. Il y a plus de 600 000 morts au Brésil. Et nous n'avons pas atteint le million uniquement parce que nous avons le SUS et parce que, à un moment donné, nous avons mis un frein au gouvernement pour qu'il arrête sa politique génocidaire d'infection de la population. Donc, nous sommes obligés, nous chercheurs, enseignants, nous sommes obligés de nous battre pour l'éducation publique. Sans éducation publique, il n'y aura pas de conférences comme celle que nous donnons ici. Il y aura un personnage grotesque qui dira que la meilleure chose à faire dans la vie est d'être un entrepreneur, et il demandera beaucoup d'argent pour parler, mais beaucoup d'argent, parce qu'il fait partie du cirque.

Deuxièmement, nous devons être conscients que nous devons nous battre pour qu'aucun travail, du plus complexe au plus simple, aucun travail ne soit sans droits, surtout celui du fonctionnaire et de l'enseignant. "Ah, mais ils veulent que nous soyons des travailleurs ubérisés". Ils ne diront pas "ubérisés", ils diront "qui gagne par heure". Inacceptable ! Ce n'est pas une foire, je vends une tomate, je gagne une tomate. L'enseignement doit être public et en face à face.

Troisièmement, nous devons choisir les thèmes scientifiques qui intéressent l'humanité et non les grandes entreprises.

Quatrième et dernier point : nous devons réinventer un nouveau mode de vie. La pandémie m'a montré clairement, et a montré à plusieurs milliards de personnes, que ce système est destructeur. Elle n'était même pas préparée à s'occuper de la santé de la population riche, beaucoup de riches sont morts à cette époque. Dix fois plus, quinze fois plus de pauvres sont morts. Il suffit d'aller en Inde, au Mexique, au Brésil, en Russie pour s'en rendre compte. Mais le système de santé des riches n'était même pas préparé à s'occuper d'eux. Au Brésil, la tragédie n'a pas été plus grande en raison de l'importance du système unique de santé publique, le SUS, qui, même s'il a été détruit par ce gouvernement et les gouvernements précédents, a été maintenu. Lorsque le gouvernement a été obligé de donner le vaccin, nous avons pu vacciner 2,5 millions de personnes par jour, parce que le système fonctionne, malgré sa destruction.

La crise du capitalisme est profonde, il veut rejeter sur nous, la classe ouvrière, tout le poids de la crise. Soit nous réinventons un nouveau mode de vie, un autre type d'être humain et d'être social, un autre mode de production, ou nous ne pourrons plus parler dans dix ans, parce qu'il n'y aura plus de travail ni d'écoles publiques, et qu'il n'y aura plus d'enseignants titularisés-stables.

RÉFÉRENCES

ANTUNES, Ricardo. **O Privilégio da Servidão**: o novo proletariado de serviço na era digital. São Paulo: Boitempo, 2018.

ANTUNES, Ricardo (org.). **Uberização, Trabalho Digital e Indústria 4.0**. São Paulo : Boitempo, 2020.

ANTUNES, Ricardo. **Coronavírus**: o trabalho sob fogo cruzado, E-book, São Paulo: Boitempo, 2020.

MÉSZÁROS, István. **Para além do leviatã**: crítica do Estado. São Paulo : Boitempo, 2021.